III

MONOGRAPHIES HISTORIQUES ET Ἱστορίαι κοιναί (καθολικαί) : QUELQUES REMARQUES

par P. JAL

Professeur émérite à l'Université de Paris X

SOMMAIRE. — *Les « histoires de tous les peuples et de tous les temps », que les modernes appellent « **histoires universelles** » et les Grecs καθολικάς ou « κοινὰς ἱστορίας » sont l'objet de tous les éloges dans l'Antiquité, notamment chez **Polybe** et **Diodore**, qui se flattent d'avoir écrit un ouvrage répondant à cette définition. En fait, on est loin de compte! Écrire une histoire « universelle », surtout si, comme c'était le cas dans l'Antiquité, un **seul auteur** en revendique la réalisation, est **pure utopie**.*

EPITOME. — *Cur historiae omnium saeculorum populorumque, quas Graeci scriptores καθολικάς uel κοινὰς ἱστορίας appellabant, adeo a Polybio Diodoroque laudatae sint, quippe qui historias suas huic proposito congruere crederent! Tantum uero abest ut res in omnibus temporibus locisque gestas ei libri narrent ut non solum permultas lacunas, sed etiam graues in uerbis ambiguitates ordinemque rerum turbatum saepe offerant. De quo concludi potest nullo modo « historias uniuersales » scribi posse.*

L'idée de cette communication est née d'une phrase en note de la thèse de Paul Pédech[1] : « Il nous manque », écrit PÉDECH, « une étude sur le développement de l'histoire universelle dans l'Antiquité ». — À défaut de cette étude, je voudrais faire part ici de quelques réflexions qui me sont venues à ce propos. Ces réflexions porteront d'abord sur les monographies historiques dans le monde gréco-latin ; elles concerneront ensuite ce que les Grecs appelaient les Ἱστορίαι κοιναί (ou καθολικαί), κοιναί étant pris ici dans le sens de « communes », donc « générales »[2]. Polybe (8, 2, 11) parle ainsi des lecteurs qui désirent acquérir la connaissance τῆς καθολικῆς καὶ κοινῆς ἱστορίας (mot à mot « de l'histoire universelle et générale »). Ce genre d'ouvrage était destiné, toujours selon Polybe (39, 8, 6), à faire le récit de ce que les historiens grecs appelaient les κοινὰς πράξεις.

Il importe, je crois, dans un domaine aussi complexe, de commencer par des définitions. Si l'on consulte, par exemple, le dictionnaire *Le Grand Robert de la Langue française*, on constate que le terme « monographie », dont la première occurrence en français semble dater de 1793 (le mot μονογραφία n'existe pas en grec), désigne : « une étude complète et détaillée qui se propose d'épuiser un sujet précis relativement restreint ».

1. P. PÉDECH, *La méthode historique de Polybe*, Paris, Les Belles Lettres, 1964, p. 496, n. 2.

2. Ἱστορίαι κοιναί peut signifier aussi « récits courants » (composés par des biographes) : cf. Denys d'Halicarnasse, *Première Lettre à Ammée*, 3, 3.

Nous adopterons cette définition en l'appliquant aux seuls ouvrages historiques et en limitant notre enquête à l'Antiquité classique.

Quant à l'« histoire universelle », personne ne semble s'être risqué à en donner une définition. A. MOMIGLIANO notait avec humour, il y a une douzaine d'années, que « l'histoire universelle n'a jamais été une notion claire »[3]... Pour notre part, nous entendrons par là, en adaptant à l'histoire universelle la définition de l'histoire (histoire humaine, s'entend) que donnent en général les dictionnaires, « la relation des événements du passé, des faits relatifs à l'évolution de l'humanité, faits qui sont dignes ou jugés dignes de mémoire et qui concernent les hommes de tous les temps et de tous les pays ».

La rédaction d'une histoire universelle ainsi conçue a-t-elle jamais été réalisée dans l'Antiquité classique? Était-elle possible? — Nous essaierons de répondre à ces deux questions. En attendant, venons-en à ce qui sera notre premier point, à savoir quelques remarques concernant la nature de la monographie historique dans la période considérée.

* * *

I. — *LA MONOGRAPHIE HISTORIQUE DANS L'ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE*

Il semble aller de soi que tout historien désireux d'écrire ait dû songer d'abord à rédiger une monographie.

Par rapport aux exigences d'une histoire « universelle » ou « générale », la monographie paraît présenter, en effet, de nombreux avantages : elle est plus facile à écrire parce que :

— elle traite une période brève, une « tranche d'histoire » : Polybe, 7, 7, 6 parle à ce propos, des ὑποθέσεις στενάς (« sujets étroits »), qui demandent un travail moindre puisque la matière est moins abondante et que le nombre des *res memoria dignae*, les seules jugées dignes d'être citées par les historiens anciens, est plus réduit;

— la documentation est rassemblée plus aisément; le sujet est, en principe, bien délimité et plus facile à saisir (εὐπεριλήπτους [ὑποθέσεις], dit Polybe, *ibid.*), à la fois pour l'auteur et pour le lecteur. Cela est encore plus net si les événements relatés sont plus récents et donc, comme le note Tite-Live dans sa *Préface*, plus intéressants pour le même lecteur[4];

— un cadre chronologique et spatial est fourni d'emblée à l'auteur : les vingt-sept ans de la *Guerre du Péloponnèse* pour Thucydide, les cinquante-trois ans que Polybe se propose d'étudier, etc. Denys d'Halicarnasse

3. A. MOMIGLIANO, *The Origins of Universal History*, Annali della Scuola Superiore di Pisa, III, 12, 2 (1982), p. 533.

4. Tite-Live, *Préface* 4 : *legentium plerisque haud dubito quin primae origines proximaque originibus minus praebitura uoluptatis sint.* Cf. le titre de l'ouvrage de Zosime Ἱστορία νέα (« Histoire de l'époque contemporaine »).

(*Thucydide*, 12, 2) reproche à Thucydide de s'en être tenu à vingt-deux ans... Rédiger une monographie à sujet ainsi limité permet d'atteindre plus facilement le but que Diodore, 16, 1, 1 fixe à tout historien (ἐν ταῖς ἱστορικαῖς πραγματείαις), à savoir : traiter son sujet du début à la fin, de façon intégrale; ce sont les « actions complètes » (πράξεις αὐτοτελεῖς, *ibid.*) : de cette façon, note Diodore, il est plus facile de se souvenir (εὐμνημόνευτον) de l'histoire et celle-ci est plus intelligible (σαφῆ γενέσθαι, *ibid.*). — Cela, à plus forte raison, lorsque, comme le dit Cicéron dans la lettre qu'il adresse, en 56, à l'historien Luccéius pour lui demander d'écrire l'histoire de la conjuration de Catilina et de son consulat, [à plus forte raison] quand il s'agit de sujets qui seront traités isolément, à part d'une « histoire continue » (*Fam.*, 5, 12, 2 : *a perpetuis historiis*); et Cicéron de citer, comme exemples, Callisthène, pour la guerre de Phocide, ou Polybe, pour la guerre de Numance, et de suggérer à Luccéius « de séparer le récit de la conjuration de celui des guerres extérieures » (*tu quoque item ciuilem coniurationem ab hostilibus externisque bellis* [*ut*] *seiungeres*).

Monographies au cadre fixé d'emblée aussi, telles les histoires locales (τοπικαὶ ἱστορίαι — Denys d'Halicarnasse, *Thucydide*, 7, 1; 9, 3), comme celle de Timée pour *l'Histoire de Sicile* ou la *Germanie* de Tacite; de même pour les historiens d'un peuple (ἐθνικαὶ ἱστορίαι — Denys, *ibid.*, 7, 1), les innombrables *Persica, Scythica, Arabica, Parthica*, etc. ou les récits d'expéditions comme l'*Anabase*;

— quatrième avantage offert à la monographie : il est plus facile à l'auteur, vu l'étroitesse du sujet, d'y mettre en œuvre deux éléments essentiels aux yeux de l'écrivain antique, à savoir les finesses de l'analyse psychologique et morale, d'une part, les ressources de la rhétorique, dont l'utilisation est destinée à montrer l'*ars scribendi* de l'auteur, d'autre part. Cicéron ne manque pas de souligner ce dernier point auprès de Luccéius : *cerno iam animo quanto omnia uberiora atque ornatiora futura sint* (« j'aperçois déjà combien les faits seront traités avec plus d'abondance et d'éclat » [trad. CONSTANS, C. U. F., *ibid.*]);

— l'unité du sujet ou, pour employer l'expression classique, l'unité d'action, et donc le moyen de concentrer l'éclairage et de retenir l'intérêt, est obtenue plus aisément dans une monographie : *si uno in argumento... mens tua tota uersabitur*, dit Cicéron à Luccéius (*ibid*) (« ton attention se concentrant sur un sujet unique » — trad. CONSTANS, C. U. F.). C'est à qui, dans l'Antiquité, vantera le bénéfice que l'on peut tirer de la μία ὑποθέσις (Denys d'Halicarnasse, *ibid*), des sujets « simples et uniformes » (ἁπλᾶς καὶ μονοειδεῖς, Polybe, 29, 12, 2). À plus forte raison quand la monographie a une grande étendue, comme c'est le cas de l'*Ab Vrbe condita* de Tite-Live, exemple typique d'une chronique monocentrique qui se fixe pour règle de se limiter strictement à l'histoire de Rome, aux *res Romanae* : à preuve les nombreuses déclarations qu'il fait à cet égard (33, 20, 13; 35, 40, 1; 39, 48, 6; 41, 25, 8); à preuve cette justification qu'il éprouve le besoin de donner, j'allais dire, cette excuse qu'il sollicite lorsqu'au livre 4 (4, 37, 1) il mentionne un événement qui concerne Capoue à une époque où cette ville ne faisait pas encore partie de l'*ager Romanus* (nous sommes en 424) et désigne cette mention comme une *peregrina res* (« une chose étrangère »)!

— autre avantage : écrire une monographie correspond particulièrement bien, semble-t-il, à la déclaration faite par beaucoup d'historiens antiques dans leurs Préfaces, déclaration suivant laquelle ils vont traiter un sujet exceptionnellement important, un sujet « particulier » qui touche, selon eux, à un moment privilégié de l'histoire. Ainsi fait Thucydide, dès les premières lignes de sa *Guerre du Péloponnèse* (1, 12) : « Ce fut bien la plus grande crise qui émut la Grèce et une fraction du monde barbare », écrit-il : « elle gagna, pour ainsi dire », ajoute-t-il, « la majeure partie de l'humanité » (trad. J. de ROMILLY, C. U. F.). Et plus loin (1, 23, 1), l'auteur, opposant la guerre du Péloponnèse à la guerre médique racontée par Hérodote, affirme que le conflit dont il va faire le récit « se prolongea au contraire considérablement et comporta pour la Grèce des bouleversements comme on n'en vit jamais dans un égal laps de temps » (trad. J. de ROMILLY, C. U. F.).

Tite-Live n'est pas en reste et écrit au début de ce qui est, à nos yeux, une sorte de monographie détachée de son œuvre (*pars operis mei*, 21, 1, 1), à savoir sa troisième décade, qu'il « fera comme la plupart des historiens au début de l'ensemble de leur œuvre (*in principio summae totius professi plerique sunt rerum scriptores* [*ibid.*]), et de déclarer en effet : « Je vais relater la guerre de beaucoup la plus mémorable de toutes celles qui ont jamais été menées » (*bellum maxime omnium memorabile quae unquam gesta sint*).

À plusieurs reprises, dans sa *Conjuration de Catilina*, dont le sujet pourrait nous paraître mince et épisodique, Salluste souligne l'extrême importance de cette conjuration dans l'histoire de Rome : « J'estime cet événement entre tous mémorable », écrit-il en 4, 4, « par la nouveauté du crime et du péril » (trad. A. ERNOUT, C. U. F.) (*nam id facinus in primis ego memorabile existimo sceleris atque periculi nouitate*). La conjuration est, dit-il plus loin (18, 8), « le pire des crimes commis depuis la fondation de Rome » (*post conditam urbem Romam pessimum facinus patratum*) et, en 36, 4, « C'est à ce moment que l'Empire du peuple romain m'apparaît comme ayant connu la situation de beaucoup la plus pitoyable » (*ea tempestate mihi imperium populi Romani multo maxime miserabile uisum est*). De même, si Salluste a voulu écrire une monographie sur la guerre contre Jugurtha, c'est, dit-il en 5, 1, comme pour amplifier la portée du livre, « parce que c'est alors pour la première fois [*tunc primum*] qu'on osa marcher contre l'insolence de la noblesse » (trad. A. ERNOUT, C. U. F.).

Dernier exemple, chez les Grecs : Josèphe écrit, dès la première phrase de sa *Guerre des Juifs* (1, 1, 1) : « La guerre que les Juifs viennent de faire contre les Romains est la plus importante, non seulement de toutes celles de notre époque, mais, pour ainsi dire, de tous les conflits qui ont jamais éclaté entre des cités ou des peuples et que la tradition historique nous a rapportés » (trad. A. PELLETIER, C. U. F.).

— La monographie présente un autre avantage à mes yeux : elle répond au désir qu'éprouvent les historiens anciens de détacher telle ou telle partie d'un ensemble, parce que cette partie leur paraît constituer l'essentiel, à savoir, comme l'écrit Ammien Marcellin en 28, 1, 2, *quae*

memoria digna sunt. C'est le fameux *carptim perscribere* de Salluste (*Cat.*, 4, 2), qui dit sa volonté d'écrire une sorte d'anthologie de l'histoire romaine. *Carptim, separatim, singulatim*, κατὰ μέρος, ces adverbes, ces expressions stéréotypées fleurissent chez les historiens grecs auxquels se réfère Justin (*Préface*, 3) : *quae historici Graecorum... segregatim occupauerunt*, c'est-à-dire « les sujets que les historiens grecs ont traités isolément » (trad. E. CHAMBRY) — ou historiens latins, comme Ammien Marcellin, qui consacre des chapitres séparés à l'exposé des vices de Rome (cf. 28, 9, 2 : *carptim... explanabo*) ou aux deuils causés dans l'Empire par les envahisseurs barbares (30, 2, 8 *quae funera tunc explicari poterunt carptim*).

— Dernier avantage — et non des moindres — de la monographie historique : elle permet de satisfaire l'attirance éprouvée par l'historiographie antique pour la biographie, compte tenu du caractère aristocratique de cette historiographie, pour laquelle, seuls, les grands hommes sont dignes d'intérêt parce qu'on estime alors qu'ils sont les seuls à « faire l'histoire ». « En histoire », écrit l'historien-géographe Strabon (1, 1, 25), « on ne fait mention que de ce qui est relatif aux hommes illustres (τοὺς ἐπιφανεῖς ἄνδρας) et à leur existence » (trad. G. AUJAC, C. U. F.). Cicéron le sait bien qui, dans sa lettre à Luccéius (*Fam.*, 5, 12, 2) souligne l'avantage que trouvera son correspondant à pouvoir concentrer son récit « sur une seule personne » (*si... una in persona mens tua tota uersabitur*), à savoir, bien sûr, celle du consul de 63. — Théopompe le savait bien, lui aussi, qui, dans sa σύνταξις (ses *Philippiques*), déclarait, dès le début de son ouvrage, selon Polybe, 8, 9, 1 que « son motif principal, pour entreprendre cet ouvrage, était que l'Europe n'avait jamais produit d'homme comparable à Philippe, fils d'Amyntas ».

Nul doute, en effet, que la présence d'un personnage-phare, autour duquel tournait toute l'action, Jugurtha, Catilina, pour Salluste, Pompée, pour Théophane de Mytilène, Mithridate, pour Héraclide de Magnésie, etc. donnait du même coup aux dites monographies cette unité et ce cadre chronologique tout trouvés dont nous avons parlé. Diodore note lui aussi avec une satisfaction non dissimulée, et comme pour s'en vanter, au début de son livre 17 (17, 1, 1) que le livre précédent commençait à l'avènement de Philippe et se terminait avec sa mort. Tel ouvrage, comme celui de Velléius Paterculus, qui revêt dans ses débuts l'allure d'une véritable histoire universelle [5], puisqu'il commence par le récit de la *diaspora* des chefs grecs après la destruction de Troie, se resserre peu à peu en monographie vers la fin, dans la mesure où il se transforme en une sorte de biographie de Tibère.

Quelque nombreux, quelque importants qu'aient été les avantages de la monographie historique, celle-ci n'en a pas moins été, dès le deuxième siècle avant notre ère, en butte à de vives critiques, en particulier, on le sait, de la part de Polybe, puis, au siècle suivant, de Diodore de Sicile, et cela, au profit de ce que les deux historiens appellent, on l'a vu, les ἱστορίαι κοιναί ou καθολικαί. Ces critiques, dont nous allons dans un second point

5. Cf. l'*Introduction* de J. HELLEGOUARC'H dans son édition, Paris, Belles Lettres, I (C. U. F.).

examiner la teneur, nous semblent dues, pour l'essentiel, à ce que nous nommerons le « désir de globalité ».

* * *

II. *LE DÉSIR DE GLOBALITÉ*

Que reproche Polybe aux auteurs de monographies historiques (αἱ ἐπὶ μέρους συντάξεις — 3, 32, 10), à ceux qui écrivent des « histoires partielles » (οἱ κατὰ μέρος γράφοντες τὰς ἱστορίας — 1, 4, 6)?

— de manquer d'une vue d'ensemble (τὴν συμπάσαν θέσιν, συνιδεῖν, σύνοψις — 1, 4, 6); cf. μία σύνοψις — 1, 4, 1 et surtout 9, 44, 2 : οὐχ οἷον τε περιλαβεῖν οὐδὲ συνθεάσασθαι τῇ ψυχῇ τὸ θέαμα τῶν γεγονότων (il est impossible d'embrasser et de voir par l'esprit l'organisation de l'ensemble, à l'aide des ouvrages de monographie);

— de ne pas tenir — et de ne pas savoir rendre — compte de l'économie générale de l'action : οἰκονομία τοῦ σύμπαντος — 3, 32, 9; 9, 44, 2;

— de raconter les guerres, élément essentiel de l'historiographie antique, de façon séparée, sans faire ressortir les liens qui les unissent;

— de se perdre dans des détails insignifiants (7, 7, 6; 29, 12, 6);

— d'en inventer pour remplir les vides (7, 7, 6; 29, 12, 8);

— de dépasser la mesure (τὸν ἐπιμετροῦντα λόγον) en oubliant la cohérence de l'ensemble (15, 34, 1);

— de grossir de petits faits (τὰ μικρὰ μεγαλὰ ποιεῖν [7, 7, 6; 29, 12, 2-3]) et donc de ne pas respecter l'échelle convenable (τὸν καθήκοντα λόγον ἑκαστοῖς ἀποδιδόναι);

— de ne pas voir la causalité, l'enchaînement des faits, la solidarité entre les parties (συμπλοκὴ τῶν πράξεων) : 3, 32, 7; 33, 5; 5, 31, 4; 9, 31;

— de ne pas posséder l'expérience (ἐμπείριαν ποιήσασθαι : 8, 2, 11) que, seules, confèrent les histoires universelles;

— bref, de ne pas embrasser la totalité vivante des faits, ce que Polybe appelle le « tout organique » (τὸ σωματοειδῆ : 1, 3, 4).

Diodore n'est pas en reste, lui qui, dès la première ligne de son ouvrage (1, 1, 1), évoque, en laissant clairement entendre qu'il en fait partie, « les écrivains qui ont composé des histoires universelles » (τοῖς τὰς κοινὰς ἱστορίας πραγματευσαμένοις). Ces écrivains sont, à ses yeux, peu nombreux (ὀλίγοι : 1, 3, 2), la plupart des historiens ayant, au contraire, raconté à part les guerres d'un seul peuple ou d'une seule cité (οἱ πλεῖστοι μὲν ἑνὸς ἔθνους ἢ μιᾶς πόλεως αὐτοτελεῖς πολέμους ἀνέγραψαν). Parlant plus spécialement de l'époque qui a suivi celle des Diadoques ou des Épigones, Diodore écrit (1, 3, 3) : « Aucun historien n'a pris pour tâche de rassembler les faits dans les limites d'une synthèse unique » (μιᾶς συντάξεως περιγραφῇ — trad. Y. VERNIÈRE, C. U. F.). Denys d'Halicarnasse (*Antiquités romaines*, 5, 8, 3) critique de même les historiens qui n'ont consacré leurs

ouvrages qu'aux guerres (οἱ τούς πολέμους μόνους ἀναγράφαντες) et Justin félicite Trogue-Pompée d'avoir « rassemblé » (*composuit* : *Préface*, 3) les sujets que les historiens grecs avaient [, on l'a vu,] traités séparément ».

Seule, une histoire universelle peut, selon Polybe, 1, 4, 3, « vérifier la structure générale et totale des faits passés (τήν δὲ καθόλου καὶ συλλήβδην οἰκονομίαν τῶν γεγονότων), c'est-à-dire, continue Polybe, « quand et d'où ils ont pris naissance et comment ils se sont déroulés » (trad. P. PÉDECH, C. U. F.). Pour Diodore (16, 1, 6; 17, 1, 2), l'histoire universelle permet de « maintenir la continuité (τὸ συνεχές) d'un vaste ensemble où tout se tient »; il faut donc, surtout lorsque, comme c'est le cas pour lui, il s'agit d'étudier une période de plus de 1100 ans, procéder à un vaste travail d'assemblage (13, 1, 2).

Cet art d'enchaîner les faits dans la διηγήσις, Hérodote, qui est, pour Diodore, 11, 37, 6 et pour Denys d'Halicarnasse (*Lettre à Pompée*, 3, 14), le premier à avoir écrit une histoire universelle (pour Polybe 5, 37, 2, c'est Éphore), a su admirablement le pratiquer, alors qu'il embrassait une suite de près de 220 ans, et cela, « en racontant les exploits accomplis à la fois par les Grecs et les Barbares et sur les trois continents, faisant ainsi de son œuvre un corps unique » (σύμφωνον ἕν σῶμα — *Lettre à Pompée, ibid.*). Dans la conclusion générale de son ouvrage (39, 8, 3), Polybe se flatte lui aussi d'avoir mené à bien cet art d'enchaîner les faits, en établissant, dit-il, une connexion (οἰκειώσαντες), à la fois dans le détail et dans l'ensemble de son livre (καὶ καθόλου καὶ κατὰ μέρος), entre le début et la fin.

C'est là un tour de force particulièrement méritoire pour qui aspire à écrire une histoire universelle embrassant l'ensemble du monde habité (ἡ οἰκουμένη) et cela, d'Éphore « le premier et le seul historien qui », aux yeux de Polybe, on l'a vu, « ait entrepris de rédiger une histoire générale » (5, 33, 2 : τὰ καθόλου γράφειν), à Strabon, en passant par Polybe et Diodore, à Strabon qui se présente aussi comme l'auteur d'une géographie générale voulant faire voir « en un schéma unique » (ἓν διάγραμμα : 2, 5, 11) la totalité de l'οἰκουμένη (τὴν τῆς ὅλης οἰκουμένης ὄψιν).

Ainsi nous paraît s'exprimer ce que nous avons appelé « le désir de globalité », constitutif de l'intention qui anime les auteurs d'histoire universelle et à la base de leur ambition. Bien entendu, l'extension acquise par l'Empire romain à l'époque d'Auguste (qui est aussi celle de Diodore, de Nicolas de Damas, de Strabon et de Trogue-Pompée) et le développement que prend alors la notion d'*ORBIS ROMANVS*, font que, en accord avec ce désir de globalité, par orgueil national, par flatterie pour le pouvoir politique, par amplification rhétorique et par goût de l'emphase, on établit peu à peu une véritable équivalence entre *ORBIS ROMANVS* et *ORBIS TERRARVM*. En témoigne le titre officiel qu'Auguste donne à ses *Res gestae*, dont le texte est affiché dans toutes les grandes villes de l'Empire : *Res gestae diui Augusti, quibus orbem terrarum imperio populi Romani subiecit*; de même dans ce qui est pour nous le « chapitre 3 », où l'Empereur déclare avoir mené des guerres victorieuses *toto in orbe terrarum*; de même Horace, dans sa lettre à Auguste (*Ép.*, 2, 1, 254), *cuique auspiciis totum confecta bella per*

orbem. Tous les écrivains augustéens pouvaient d'ailleurs reprendre à leur compte le vers fameux d'Ovide, *Fastes*, 2, 683 :

Romanae spatium est Vrbis et orbis idem

« l'étendue de Rome est identique à celle du monde ». Cent-cinquante ans auparavant, Polybe écrivait déjà, à la première page de son ouvrage (1, 1, 5) que « en moins de cinquante-trois ans, presque tout le monde habité (σχεδὸν ἅπαντα τὰ κατὰ τὴν οἰκουμένην) était tombé sous une seule autorité, celle de Rome » (ὑπὸ μίαν ἀρχὴν ἔπεσε τῶν Ῥωμαίων). Polybe récidive à la fin du chapitre suivant (1, 2, 7) en parlant des Romains qui ont soumis, dit-il, non pas quelques parties (οὔ τινα μέρη), mais presque la totalité du monde « habité » (σχεδὸν δὲ πᾶσαν πεποιημένοι τὴν οἰκουμένην ὑπήκοον αὑτοῖς). Au début de V^e^ siècle, Orose présentera encore Auguste comme le maître de l'univers, comme « celui à qui le pouvoir universel avait été accordé » (6, 22, 5 : *hic ad quem rerum omnium summa concesserat*).

À la mesure de l'immensité de l'Empire romain, on voit paraître à la fin de la République et sous le règne d'Auguste d'énormes ouvrages historiques, analogues à ces « œuvres colossales » (κολοσσουργίαι) dont parle Strabon (1, 1, 23) qui qualifie ainsi sa *Géographie* : c'est le cas des 144 livres de l'histoire universelle de Nicolas de Damas, des 43 livres de l'*Histoire* (perdue) du même Strabon, des 52 livres de l'histoire (perdue également) de Posidonius, des 44 livres de Trogue-Pompée, tous ouvrages qui ont plus ou moins l'ambition de couvrir en grande partie l'histoire du monde alors connu. C'est bien cette vision d'un très vaste ensemble que semble avoir encore Lucien, lorsque, dans son opuscule intitulé « Comment il faut écrire l'histoire » (Πῶς δεῖ Ἱστορίαν συγγράφειν) [§ 49], il invite l'historien à « voler en un instant » (μεταπετέσθω) d'Arménie en Médie »; de là, ajoute-t-il, « qu'il passe en fendant l'espace (ῥοιζήματι ἑνι : d'un seul coup d'aile) en Ibérie (il s'agit de l'Ibérie du Caucase), puis en Italie ». Si large est désormais l'échelle à laquelle doit travailler l'historien de Rome! Tant une simple « histoire romaine » fait figure alors d'histoire universelle!

On voit ainsi se développer jusqu'à la fin du IV^e^ siècle le thème des « extrémités de l'Empire », thème évoqué déjà par Diodore dans l'*Introduction* (1, 4, 3) de sa *Bibliothèque historique* (πρὸς τὰ πέρατα τῆς οἰκουμένης) et celui de la *dilatatio imperii*, deux thèmes que les écrivains chrétiens ne seront pas les derniers à exploiter. Tout étranger né hors des frontières, a-t-on écrit, est potentiellement un Romain. Florus pourra parler, sans se soucier apparemment de la contradiction, de « nations étrangères » (*exterae gentes*) qui « tentaient de se dérober au joug qu'on venait de leur imposer » (2, 2, 1 = 4, 12, 1) *ab imposito nuper iugo resiliebant*, et de citer pêle-mêle comme exemples les Noriques, Pannoniens, Illyriens, Dalmates, Mésiens, Thraces et Daces, Sarmates et Germains, parmi lesquels bon nombre de peuples étaient encore, à l'époque d'Auguste, en dehors de l'Empire. Le même Florus n'hésite pas à dire, d'ailleurs, dans sa *Préface* (§ 2), qu'écrire l'histoire de Rome équivaut à écrire celle de l'univers : « Le peuple romain a porté si loin ses armes sur la terre qu'à lire ses exploits, on apprend l'his-

toire non d'un seul peuple, mais du genre humain » (*Ita late per orbem terrarum arma circumtulit, ut qui res illius legunt non unius populi, sed generis humani facta condiscant*).

Il n'est pas jusqu'à l'*interpretatio Romana* qui, en romanisant souvent le vocabulaire institutionnel ou militaire des pays étrangers, en attribuant par exemple à Agathocle le grade de centurion, puis de tribun militaire (Justin, 22, 1, 10) ou à Hannibal, l'ennemi héréditaire, la fonction de préteur (ainsi Cornélius Népos, *Hannibal*, 7, 4 et Tite-Live, 33, 46, 3) ou même de consul (comme chez Justin, 31, 2, 6, sans doute à la suite de Trogue-Pompée), ne contribue elle aussi, par une unification de principe, à assimiler plus ou moins l'*ORBIS ROMANVS* à l'*ORBIS TERRARVM*. Inversement, qu'un certain nombre des 24 livres de la Ῥωμαϊκὴ Ἱστορία d'Appien reçoivent de l'auteur des titres tels que Κελτικὴ (βίβλος), Ἰβερική, Λιβυκή, Συριακὴ καὶ Παρθική, Δακική, etc. donne à cette *Histoire romaine* une allure d'histoire universelle. Cela d'autant plus que c'est à partir de Rome que, dans l'ouvrage, ces peuples ont une existence.

À y regarder de près, d'ailleurs, le désir de globalité qui nous paraît caractériser si souvent l'historiographie antique n'est pas le propre des ouvrages prétendant au titre d'histoire universelle : à quoi aspire Salluste, si l'on prend au pied de la lettre sa déclaration déjà citée, de *Catilina*, 4, 2 (*carptim perscribere*), sinon, et c'est bien ce qui est écrit, à rédiger par étapes l'histoire complète du peuple romain : *statui res gestas populi Romani carptim perscribere* (« j'ai décidé d'écrire par morceaux l'ensemble [*perscribere*] des actions du peuple romain »). C'est bien ce qu'il a commencé à faire dans ses trois ouvrages successifs : *Conjuration de Catilina*, *Guerre de Jugurtha*, *Histoires*, même si leur publication ne respecte pas l'ordre chronologique. — Le rappel fréquent du passé lointain de Rome ou de la Grèce dans les Introductions ou les premières pages de plusieurs ouvrages historiques grecs et latins atteste cette volonté de rattacher la période traitée dans l'ouvrage à un ensemble, conformément au principe de globalité dont nous avons parlé : Salluste consacre 8 chapitres, au début de sa *Conjuration de Catilina* (chap. 6 à 13) à évoquer à grands traits les siècles précédents, sans qu'on voie bien l'utilité qu'il y a, vu le sujet traité, à remonter jusqu'à l'arrivée d'Énée en Italie (6, 1) ; Thucydide en consacre 23 à ce qu'on a appelé son « Archéologie », et c'est tout juste si, au § 17 de son préambule à sa *Guerre des Juifs*, Josèphe ne s'excuse pas de ne pas reprendre lui aussi l'histoire tant de fois racontée avant lui des débuts du peuple juif.

Tient, me semble-t-il, du même désir de globalité le procédé fréquemment utilisé par les historiens anciens, et qui consiste à présenter ouvertement leur ouvrage comme la suite de celui de tel ou tel, comme si le nouvel historien était fier de venir prendre place dans une série qu'il faut se garder d'interrompre et dont l'ensemble constituerait une sorte d'*historia perpetua*. Polybe lui-même, lui qui prétend pourtant appliquer dans son livre des principes de recherche et une méthode de travail entièrement nouveaux, lui qui juge que la συμπλοκή qui fonde son œuvre n'est réalisée qu'avec la paix de Naupacte, annonce dès le début de l'ouvrage (1, 3, 3) que celui-ci fait

suite au travail d'Aratos de Sicyone. Plus loin (1, 13, 9), il précise que ses Ἱστορίαι constituent le maillon d'une longue chaîne : « On jugera », écrit-il, « que j'ai raison de prendre la suite de mes devanciers » (trad. P. PÉDECH, C. U. F.). Polybe revient encore sur cette idée dans sa conclusion générale, puisqu'en 39, 8, 5, il rappelle qu'il a placé en tête de son ouvrage une longue Introduction de 2 livres, laquelle avait pour but, ajoute-t-il, « de reprendre le fil de l'histoire là où Timée l'avait interrompu ». On connaît le célèbre début Μετὰ δὲ ταῦτα des *Helléniques* de Xénophon qui voulait marquer ainsi le raccordement avec l'histoire de Thucydide, et la fin non moins notable des mêmes *Helléniques* (7, 5, 27) : « Pour moi, mon œuvre s'arrêtera ici, la suite, un autre se chargera peut-être de la traiter». Ammien Marcellin semble lui faire écho lorsqu'au terme de son ouvrage, il lance un appel ironique à ses successeurs : *Scribant reliqua potiores!* (« Que de meilleurs écrivent le reste! »).

Ainsi se crée une véritable *concatenatio* (Salluste prend la suite de Sisenna, Posidonius et Strabon écrivent des Μετὰ Πολύβιον, Pline l'Ancien commence son Histoire (perdue) *a fine Aufidii Bassi* [Pline le Jeune, 3, 5, 6], etc.), *concatenatio* donnant l'illusion que, mises bout à bout, toutes ces monographies pourraient constituer une sorte d'histoire universelle remontant le plus haut possible, à l'origine ou du moins à l'origine connue, des temps ou des peuples.

En marge de ce désir de globalité, sont peut-être à relever aussi deux procédés qui tendent à allonger, au plan diachronique, à élargir, au plan synchronique, le champ d'investigation historique. Il s'agit, dans le domaine temporel, de la mention des κτίσεις, des généalogies, des cosmogonies; dans le domaine spatial, de l'utilisation du procédé épique des catalogues et des dénombrements : énumérations des νομοί de l'Empire de Darius chez Hérodote, 3, 90-96, avec leurs revenus respectifs et surtout, en 7, 61-99, la très longue énumération des nations qui prennent part à la grande expédition de Xerxès; de même chez Thucydide, 7, 57-58, le catalogue des alliés des Syracusains, d'une part, d'Athènes, de l'autre; on songe aux catalogues de Lucain ou à ceux des barbares envahissant l'Empire chez les auteurs chrétiens, Jérôme, Prudence et Claudien, notamment; à tel point historiens et poètes épiques utilisent tout naturellement les mêmes moyens pour obtenir cet effet de globalité recherché afin de donner au lecteur l'impression d'être complet : n'est-ce pas là, en fin de compte, le but recherché par les Ἱστορίαι καθολικαί?

* * *

III. *AMBIGUÏTÉS ET DIFFICULTÉS*

Reste à nous demander, pour finir, si le résultat acquis est à la hauteur de l'ambition qui anime les auteurs d'histoire universelle dans l'Antiquité. Il n'en est rien, nous semble-t-il; point n'est besoin, en effet, d'un examen approfondi pour voir apparaître les ambiguïtés et les difficultés d'une telle entreprise.

Les ambiguïtés, d'abord. Prise au pied de la lettre, l'expression « histoire universelle » implique que l'auteur expose tous les événements qui se sont déroulés, à la fois sur le plan temporel et sur le plan spatial, depuis l'origine de l'humanité et parmi toutes les régions de l'univers. Que les Anciens aient théoriquement conçu de cette façon l'histoire « universelle » (cf. l'expression polybienne τὰ ὅλα — 5, 32, 5; 31, 25, 6), c'est ce que prouve la présentation — véritable placard publicitaire — que fait Justin dans sa *Préface* à l'adaptation résumée qu'il a donnée des *Histoires Philippiques* de Trogue-Pompée. À en croire Justin, en effet, Trogue-Pompée a « composé en latin l'histoire de la Grèce et de l'univers entier (*Graecas et totius orbis historias Latino sermone composuit*, § 1). L'auteur », continue Justin, « doit nous apparaître comme ayant attaqué l'univers avec une force herculéenne (§ 2), lui qui a embrassé dans ses livres les faits et gestes de tous les siècles, de tous les rois, de toutes les nations et de tous les peuples » (*cuius libris omnium saeculorum, regum, nationum populorumque res gestae continentur, ibid.*). L'on sait d'ailleurs qu'à côté du titre traditionnel de l'ouvrage de Trogue-Pompée, *Liber Historiarum Philippicarum*, certains manuscrits ajoutent *et totius mundi origines et terrae situs*, ajout dont l'authenticité est discutée (glose médiévale?), mais qui n'en prétend pas moins révéler le contenu (théorique) de l'ouvrage. Toujours est-il que les deux aspects, à la fois diachronique (*omnium saeculorum*) et synchronique (*totius orbis, omnium nationum populorumque*) de l'histoire universelle sont bien mis en valeur dans le texte de Justin : ce sont bien là les deux réalisations qu'on attend et même qu'on exige d'une histoire ainsi intitulée. Qu'en est-il en pratique?

A. *Point de vue diachronique (temporel)*

Dès le début de son ouvrage, Diodore exprime lui aussi l'opinion suivant laquelle tout auteur d'histoire universelle doit, en principe, étudier la totalité des temps; c'est ce qu'il se flatte d'avoir fait lui-même (1, 6, 3) en exposant les différentes théories relatives à l'origine de l'humanité (τῆς πρώτης γενέσεως τῶν ἀνθρώπων). « Rares » (ὀλίγοι), écrit-il quelques pages avant (1, 3, 2), « sont les historiens qui ont entrepris de narrer l'histoire universelle (τὰς κοινὰς πράξεις) en remontant aux siècles archaïques (ἀπὸ τῶν ἀρχαίων χρόνων) et en parvenant jusqu'à leur temps (μέχρι τῶν καθ' αὑτους καιρῶν » (trad. Y. VERNIÈRE, C. U. F.). En 1, 4, 6, Diodore se vante d'avoir traité dans ses trois premiers livres des événements antérieurs à la guerre de Troie (τὰς πρὸ τῶν Τροικῶν πράξεις), même si, reconnaît-il (1, 5, 1), toute chronologie est incertaine pour cette période. En 19, 1, 10, il rappellera encore avec fierté que, dans les 18 livres précédents, il a relaté les événements qui se sont déroulés « depuis la plus haute antiquité » (ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων).

Il est plus agressif en 4, 1, 2, où il reproche à ceux de ses prédécesseurs qui ont prétendu écrire une histoire universelle d'avoir évité d'inclure dans leurs ouvrages ce qu'il appelle, pour sa part, l'histoire de la période

mythique; lui, l'a fait, dit-il, dans ses trois premiers livres, où il a traité successivement de celle de l'Égypte, de l'Assyrie et de l'Inde. « Éphore de Cymé », note Diodore (4, 1, 3), lorsqu'« il a entrepris d'écrire une histoire universelle (ὑποστησάμενος γράφειν τὰς κοινὰς πράξεις), a sauté par-dessus (ὑπερέβη) l'ancienne mythologie et a commencé son œuvre avec la mention des événements qui ont eu lieu après le retour des Héraclides ». Et Diodore de souligner que son 4e livre à lui sera consacré au récit de l'histoire très ancienne de la Grèce.

Si Nicolas de Damas commençait, semble-t-il, lui aussi son œuvre aux origines de l'humanité, c'est seulement de Ninus, le premier roi assyrien que partait Trogue-Pompée (Justin, 1, 3, 3). Quant à Polybe, qui prétend pourtant — et avec quelle insistance! — avoir écrit, comme Éphore, une histoire universelle, c'est seulement, on le sait, en 220 qu'a lieu, à ses yeux, la première συμπλοκή qui conditionne l'existence de cette histoire universelle. Il faut attendre les chroniques chrétiennes et, bien après Orose, pour voir une Ἱστορία κοινή commencer (théoriquement, du moins) *ab orbe condito* (Orose, 1, 1, 14). Au plan diachronique donc, les Ἱστορίαι κοιναί que nous connaissons ne répondent pas toutes, par l'étendue de leur champ d'enquête, aux exigences normalement requises d'une histoire universelle.

B. *Point de vue synchronique (domaine spatial)*

Les auteurs d'histoire universelle, du moins les auteurs grecs, affirment à maintes reprises avoir donné comme cadre à leurs recherches ce qu'ils appellent l'οἰκουμένη, la terre habitée, expression qui constitue déjà, notons-le, une restriction. Dans l'utilisation qu'ils en font, le terme οἰκουμένη est d'ailleurs fort ambigu : faut-il entendre par là, en effet, la « terre habitée » qui constitue l'objet de l'étude de l'historien ou le territoire, beaucoup plus vaste, dont le même historien connaît — ou admet comme infiniment probable — l'existence? C'est ici la première ambiguïté, dans le domaine spatial, de l'expression « histoire universelle ».

Une deuxième ambiguïté naît de la confusion fréquente, on l'a vu, entre *ORBIS ROMANVS* et *ORBIS TERRARVM*.

Il en est une troisième, étroitement liée à la précédente, et qui tient à l'incertitude, souvent entretenue par l'auteur lui-même, concernant les limites de son étude : celle-ci inclut-elle ou non le monde barbare — et quelle partie de ce monde?

Première ambiguïté : le sens d'οἰκουμένη

Que Polybe et Diodore aient parfois conscience de cette ambiguïté, c'est ce que prouve l'emploi, assez fréquent chez les deux historiens, d'une formule beaucoup plus prudente, à savoir « les parties connues du monde habité » (τὰ γνωριζόμενα μέρη τῆς οἰκουμένης) : de cette formule, on relève plusieurs occurrences chez Polybe (2, 37, 4; 3, 1, 4; 8, 2, 4), avec la

variante ἡ καθ' ἡμᾶς οἰκουμένη (3, 37, 1 ; 58, 2), au sens plus incertain : « le monde habité aujourd'hui » ? « notre monde » ? — De même chez Diodore : 1, 6, 2 ; 9, 1 ; 8, 24 ; 15, 85, 4 ; 17, 1, 2 — Cf. Strabon, 2, 5, 5.

Il n'empêche. Les mêmes historiens sont loin de faire preuve partout de la même prudence dans l'emploi du mot οἰκουμένη : Polybe, par exemple, estimait (34, 1, 7), d'après Géminos (6, 19, 20-21), que l'équateur était lui aussi habité (καί φησιν οἰκεῖσθαι τοὺς τόπους) et admettait, comme beaucoup d'esprits cultivés de l'Antiquité (Cicéron, *Tusculanes*, 1, 68 ; Strabon, 2, 3, 2 ; 5, 34 ; Pline l'Ancien, 2, 161), l'hypothèse suivant laquelle les Antipodes l'étaient également ; c'était, à plus forte raison, le cas, à leurs yeux, de l'Antichton, c'est-à-dire de l'hémisphère sud (Pomponius Méla, 1, 1, 4 et Ampélius, 6, 1-2 le disent explicitement). Il en résulte que, bien souvent, le terme ἡ οἰκουμένη est utilisé dans une acception très vague, le mot prenant alors plus ou moins le sens de « la totalité de la terre » : c'est le cas dès le début de l'ouvrage de Diodore (1, 1, 3), où celui-ci dit sa fierté de faire partie des historiens qui « ont exposé les événements de l'ensemble du monde habité » (trad. Y. VERNIÈRE, C. U. F.) (οἵ τε τὰς κοινὰς τῆς οἰκουμένης πράξεις... ἀναγράψαντες). De même, que veut dire exactement Polybe lorsqu'il reproche à Timoléon (12, 23, 6) de n'avoir voyagé que de Corinthe à Syracuse, c'est-à-dire pas beaucoup « par rapport à l'étendue du monde habité » (πρὸς τὸ μέγεθος τῆς οἰκουμένης) ? Il est probable, vu le contexte, que l'historien donne ici à ἡ οἰκουμένη la plus grande extension possible et que le lecteur est incité à ne pas faire beaucoup de différence, en l'occurrence, entre ἡ οἰκουμένη et ἡ γῆ (la terre).

Il en résulte qu'en attribuant à leurs histoires universelles le mérite d'avoir étendu leurs investigations à « l'ensemble du monde habité », les auteurs, jouant sur l'ambiguïté de cette expression, paraissent coupables d'une certaine tricherie, même si l'on admet qu'il puisse s'agir d'une formule emphatique, analogue à celle qui fait dire, par exemple, à Trogue-Pompée — Justin (12, 16, 9) qu'Alexandre « se fit proclamer roi de toutes les terres et du monde » (*regem se terrarum omnium ac mundi appellari iussit*. Il est vrai que le latin, n'a pas de terme pour traduire ἡ οἰκουμένη...

Deuxième ambiguïté : celle qui découle de l'assimilation abusive entre ORBIS ROMANVS et ORBIS TERRARVM

Il va de soi qu'on retrouve la même tendance à solliciter le sens de ἡ οἰκουμένη dans la confusion souvent commise, on l'a vu, plus ou moins volontairement, par les historiens anciens entre *ORBIS ROMANVS* et *ORBIS TERRARVM*. Les auteurs d'histoire universelle ne manquent pas d'exploiter cette confusion. Quand Diodore déclare, par exemple (1, 4, 3), que la puissance de Rome « s'étend jusqu'aux confins du monde habité » (πρὸς τὰ πέρατα τῆς οἰκουμένης), l'exagération est manifeste. Elle l'est davantage encore, lorsque, en atténuant, il est vrai, son affirmation par un « presque » (σχέδον), dit la même chose un historien qui écrit cent cinquante ans auparavant, donc à une date où l'étendue de l'Empire romain était bien moindre : Polybe, sans doute pour donner à ses Ἱστορίαι l'allure

d'Ἱστορίαι καθολικαί, écrit ainsi en 1, 2, 7, on l'a vu, que « les Romains ont soumis « non pas quelques parties » mais « presque la totalité du monde habité ». Du même coup, le domaine de l'enquête que prétend faire Polybe est considérablement élargi! Et l'historien de répéter son affirmation en 6, 2, 3 : « Presque tout le monde habité a été conquis » (en moins de cinquante-trois ans).

En d'autres passages, σχέδον a disparu et l'exagération est encore plus patente : c'est le cas en 3, 3, 9, où Polybe écrit carrément : « Les Romains ont soumis à leur domination toute la terre habitée (Ῥωμαῖοι πᾶσαν ἐποιήσαντο τὴν οἰκουμένην ὑπήκοον αὐτοῖς); de même en 3, 118, 9 : « Ils devinrent les maîtres de toute la terre habitée » (τῆς οἰκουμένης ἁπάσης ἐγκρατεῖς ἐγένοντο) et en 21, 16, 8 « La Fortune a donné aux Romains le commandement et le pouvoir sur la terre habitée » (ἡ οἰκουμένη).

Il est enfin des cas où la restriction représentée par la formule ἡ οἰκουμένη a purement et simplement disparu et où c'est de la terre et du monde (τὰ ὅλα) que Polybe accorde la possession aux Romains : ainsi en 1, 3, 7 où l'historien déclare qu'après leur victoire sur Carthage, les Romains « ont porté la main sur le reste du monde » (trad. P. PÉDECH, C. U. F.) (πρὸς τῶν ὅλων ἐπιβολῆν; de même en 3, 2, 6 où les mêmes Romains ont eu, selon lui, « l'ambition de soumettre le monde » (ἔννοιαν ἔχειν τὴν των ὅλων ἐπιβολῆς; de même en 15, 9, 2, où, à Zama, les Romains sont présentés comme combattant « pour l'Empire du monde » (περὶ τῆς τῶν ὅλων ἀρχῆς καὶ δυναστείας). En 1, 3, 9, la formulation est encore plus outrancière, Polybe n'hésitant pas à écrire que les Romains sont « devenus à son époque maîtres de l'ensemble de la terre et de la mer » (καὶ τῆς γῆς καὶ τῆς θαλάττης καθ' ἡμᾶς ἐγένοντο πάσης ἐγκρατεῖς).

De tels abus de langage sont surprenants de la part d'un esprit aussi exigeant, aussi soucieux de vérité et aussi rigoureux que Polybe. Ils sont dus, selon nous, moins à la romanophilie de l'auteur qu'à sa volonté, sans cesse réaffirmée, d'écrire une histoire « générale ». Le fait que l'œuvre polybienne ne nous soit parvenue que de façon fragmentaire ne nous permet pas de savoir si d'autres textes corrigeaient les ambiguïtés ou les exagérations que nous avons mentionnées. Un passage comme celui qui figure en 15, 9, 5 permet en effet de ramener à de plus justes proportions les ambitions de l'auteur : Polybe y parle en effet « des parties de la terre habitée qui maintenant tiennent une place dans l'histoire » (... καὶ τῶν ἄλλων μερῶν τῆς οἰκουμένης, ὅσα νῦν πέπτωκεν ὑηὸ τὴν ἱστορίαν). Prenons acte de cette indication beaucoup plus modeste et plus réaliste : les parties en question de l'οἰκουμένη étant, en effet, assez réduites, l'histoire dite « universelle » de Polybe n'a en réalité que de bien faibles dimensions, tant dans le domaine spatial que dans le domaine temporel !

De toutes les histoires à prétention universelle de l'Antiquité qui sont parvenues jusqu'à nous, y compris celle d'Orose, qui n'hésite pas, lui non plus, à écrire en 1, 1, 14, qu'à partir d'Auguste, « l'Empire du monde demeura au pouvoir de Rome » (*sub potestate Vrbis orbis mansit imperium*), seule celle de Trogue-Pompée admet qu'un autre Empire, celui des Parthes, se dressait alors à côté de l'Empire romain et donc qu'il existait

des régions de l'*ORBIS* qui ne faisaient pas partie de l'*ORBIS ROMANVS*. En 41, 1, 1, Trogue-Pompée-Justin écrivent en effet : « Maîtres aujourd'hui de l'Orient, les Parthes semblent avoir en partage avec les Romains l'Empire du monde » (*uelut diuisione orbis cum Romanis facta*). De ce fait, la prétention à écrire une histoire universelle est, d'une certaine manière, justifiée, puisque Trogue-Pompée, partageant le monde en deux parties, consacre deux livres (les livres 41 et 42) à l'Empire parthe. Est-ce d'ailleurs en raison de la place accordée par lui à d'autres peuples que les Romains que son histoire est qualifiée par Augustin (*C. D.*, 4, 6) d'*historia peregrina*?

Un fait n'en demeure pas moins : l'assimilation, admise par presque tout le monde, entre l'*ORBIS ROMANVS* et l'*ORBIS TERRARVM* a abouti à un résultat fâcheux. L'histoire romaine étant censée tout recouvrir, il n'y a plus, après Trogue-Pompée et Nicolas de Damas, d'histoire universelle, ni latine, ni grecque, pendant quatre siècles, jusqu'à Orose. Après Auguste, tous les historiens, grecs et latins, Velléius Paterculus, Tacite, Florus, Appien, Hérodien, Dion Cassius, Ammien Marcellin, n'écrivent plus que des histoires « romaines ». À noter d'ailleurs que l'expression « histoire universelle » n'existe pas en latin; sauf erreur de notre part, jusqu'au V^e^ ou VI^e^ siècle, on ne rencontre nulle part les termes *historia uniuersalis*, *historia communis*[6] ou *historia generalis*. Il n'est pas impossible non plus, que pour les Romains, l'histoire universelle, en mettant tous les peuples sur le même plan, ce que fait Trogue-Pompée, soit un non-sens, un péché contre l'esprit : que devient alors le *princeps populus*?

On ne sait malheureusement rien d'un historien latin, Aemilius Sura, qui avait peut-être (c'était la thèse de Mommsen : l'ouvrage aurait été rédigé à l'époque de Sylla) écrit une « Histoire universelle ». Le titre *De annïs populi Romani*, tel qu'il est cité dans ce qui est sans doute une interpolation à l'intérieur du texte de Velléius Paterculus 1, 6, 6, ne nous autorise pas à admettre comme sûr ce qui n'est qu'hypothèse. Le paragraphe inséré à cet endroit se réfère en tout cas à la « théorie des quatre monarchies » (cf. la statue composite de Nabuchodonosor, dans le *Livre de Daniel*) présentées comme « universelles » (*Assyrii principes OMNIVM GENTIVM RERVM potiti sunt*) qui se sont succédé au cours des siècles : Assyriens, Mèdes, Perses, Macédoniens, avant Rome. Il est frappant de constater qu'Orose (qui modifie d'ailleurs les noms des royaumes) éprouve, dans son désir de souligner le caractère universel (temps-espace) de ces pouvoirs — et de son *Histoire* à lui — le besoin de préciser, à côté de leur durée, l'aire géographique dans laquelle ils se sont exercés : « à l'orient, le royaume de Babylone, au sud, celui de Carthage, au nord, celui des Macédoniens, à l'occident, celui de Rome » (2, 1, 5; cf. 7, 2, 4). Tel n'avait pas été le souci de ses prédécesseurs (*Livre de Daniel*, Eusèbe, Trogue-Pompée-Justin).

Troisième ambiguïté de l'expression « histoire universelle » : l'auteur y inclut-il le monde barbare ou non?

6. Sur l'*historia communis* ou les *historiae communes* de Lutatius Catulus ou Lutatius Daphnis, cf. SCHANZ-HOSIUS, *Geschichte der Römischen Literatur*, I, 4^e^ éd., Munich, 1966, p. 207.

Les 157 fragments ou prétendus fragments[7] d'Éphore que compte l'édition des *Fragmenta Historicorum Graecorum* de C. et Th. MÜLLER[8], ne permettent pas, vu leur nombre réduit et leur étendue limitée, de se prononcer à ce sujet. Qu'une histoire universelle, pour Polybe, doive inclure le monde barbare, c'est ce qui ressort, en tout cas, de ses critiques véhémentes contre « la jactance (ἡ ἀλαζονεία) des historiens qui affirment qu'ils ont embrassé dans leur ouvrage l'histoire de la Grèce et du monde barbare » (trad. P. PÉDECH, C. U. F.) : 5, 33, 5 πάσας φασι τὰς κατὰ τὴν Ἑλλάδα καὶ βάρβαρον περιειληφέναι πράξεις — alors qu'ils n'ont rien fait de tel.

Que Polybe désire connaître le monde barbare est évident. Tout en condamnant les erreurs et les mensonges des écrivains qui parlent, sans rien en savoir d'assuré, de l'Éthiopie ou des régions situées au nord du Tanaïs (3, 38, 2-3), Polybe n'en souligne pas moins avec satisfaction qu'à son époque on s'intéressait beaucoup aux « extrémités de la terre » (τῶν περὶ τὰς ἐσχατίας τόπων), que « l'histoire des temps antérieurs de l'Asie et de l'Égypte est connue de tout le monde » (2, 37, 6) et il note en 3, 59, 3 que « grâce à la conquête d'Alexandre et à la puissance des Romains, l'Asie et presque tout le reste du monde (τῶν δὲ λοιπῶν τόπων) sont devenus accessibles par terre et par mer » (σχεδόν ἁπάντων πλωτῶν καὶ πορευτῶν γεγονότων) : autant de façons de laisser supposer que la majeure partie de la terre était effectivement connue! Sans doute Polybe prétend-il le prouver en parlant, par exemple, de l'Euphrate (9, 43) ou de la Médie et de l'Ecbatane parcourues par Antiochus III, lors de sa grande expédition vers l'est (40, 27, 31 ; 11, 34).

Diodore s'en prend lui aussi (1, 3, 2) aux historiens qui « ont laissé de côté l'histoire des Barbares » (οἳ δὲ τὰς τῶν βαρβάρων πράξεις ὑπερέβησαν). Ailleurs, en 1, 4, 5, il souligne qu'il commencera son ouvrage par « les récits mythiques des Grecs et des Barbares » ; en 20, 3, 2, il se flatte d'avoir, dans les livres précédents, « fait le récit des actions à la fois des Grecs et des Barbares » (ἀναγεγράφαμεν... τὰς πράξεις τάς τε τῶν Ἑλλήνων καὶ βαρβάρων), etc...

On a vu aussi précédemment que Denys d'Halicarnasse (*Lettre à Pompée*, 3, 14) louait Hérodote d'avoir, dans ce qui est aux yeux de Denys une histoire universelle, « fait la revue (διεξελθών) des exploits accomplis par les Grecs et les Barbares ».

Sans doute, les modernes auraient-ils beaucoup à dire sur la façon dont Polybe et Diodore ont traité, comme ils le prétendent, de l'histoire des peuples barbares, sans parler du nombre fort réduit des peuples en question... Mais seule compte ici l'intention d'un historien qui considère — à juste titre — qu'une Ἱστορία καθολική se doit, dans le domaine spatial, d'englober le monde barbare. — En réalité, quand, à partir du deuxième

7. Il y aurait beaucoup à dire sur le bien-fondé du terme « fragments » dans cette édition, bon nombre d'entre eux consistant, en réalité, en « allusions » au texte d'Éphore...

8. *Fragmenta Historicorum Graecorum*, éd. C. et Theod. MÜLLER, Parisiis, Firmin Didot, 1928 (*sic*).

siècle avant notre ère, aura commencé à se constituer l'Empire romain, quand celui-ci aura atteint, sous Auguste, une superficie qui n'augmentera pas sensiblement au cours des quatre siècles qui suivront, et surtout quand cet empire se sera enfermé plus ou moins à l'intérieur d'un *limes* fortifié, le *Barbaricum* sera, du même coup, exclu ou, du moins, considéré par les historiens comme un monde séparé, parce que totalement extérieur.

Cette exclusion de fait du monde barbare, s'ajoutant à l'assimilation abusive de l'*ORBIS ROMANVS* à l'*ORBIS TERRARVM*, assimilation qui escamote, en réalité, en l'écartant ou en l'incluant de façon vague et théorique, le *Barbaricum*, cette exclusion contribue largement à rendre compte de l'absence, que nous avons constatée, des histoires universelles pendant les quatre premiers siècles de notre ère jusqu'à Orose. Le mélange de mépris et de peur qui, jusqu'aux grandes invasions des III^e^ et IV^e^ siècles et pendant ces invasions, caractérise les jugements de tous les historiens explique d'une certaine manière le fait que le monde barbare soit, pour une large part, absent dans les Histoires romaines. Les belles déclarations de Posidonius, Sénèque ou Pline l'Ancien, après celles des philosophes grecs antérieurs, sur la parenté entres les hommes, les proclamations généreuses inspirées par le cosmopolitisme stoïcien, etc. pèsent peu en face des jugements négatifs concernant la *ferocia*, la *feritas*, la *perfidia*, la *crudelitas* — et j'en passe — attribués aux Barbares par la quasi-totalité des écrivains latins et grecs, y compris les chrétiens. Qu'on se reporte à ce propos aux centaines de références accumulées sur ce point dans la thèse de Yves-Albert DAUGE sur le Barbare et dans les premières pages de celle de Suzanne TEILLET [9].

Aux historiens — aux géographes aussi — des quatre premiers siècles de notre ère, qui savent bien qu'au-delà des frontières de l'Empire, au nord, au sud et à l'est, existent d'immenses territoires dont ils auraient aimé parler dans d'éventuelles histoires universelles, s'offrent deux solutions :

a) Ou bien — et c'est ce que fait Strabon — on déclare d'emblée qu'on ne s'intéressera pas, par principe, à des pays et à des peuples dont l'étude ne correspondait pas aux besoins de l'administration romaine : cf. les déclarations catégoriques de Strabon à cet égard (1, 1, 16; 2, 5, 8).

b) Ou bien on laisse entendre qu'un ouvrage historique digne de ce nom ne saurait prendre en compte des étendues à demi-désertiques, peuplées soit de nations nomades et donc insaisissables, soit d'êtres plus ou moins fabuleux, plus proches de l'animal que de l'homme, et aussi redoutables, de toute façon, que les bêtes sauvages parmi lesquelles ils vivent. À quoi bon, dans ces conditions, tenter d'en parler? *Cetera fabulosa*, telle est la conclusion de la *Germanie* (46, 6) de Tacite.

Des *Scytharum solitudines* Quinte-Curce 7, 8, 23 rappelle qu'elles étaient déjà évoquées dans les proverbes grecs qui s'en moquaient (*Graecis etiam prouerbiis audio eludi* [il s'agit de la Σκυθῶν ἐρημία]); ces solitudes mal connues ou inconnues, on s'efforçait d'ailleurs, et non sans contradiction, de les remplir à coups de chiffres, et de chiffres précis : 45 rois, selon

9. Y.-A. DAUGE, *Le Barbare*, Collection Latomus, Bruxelles, 1981; S. TEILLET, *Des Goths à la nation gothique*, Paris, Les Belles Lettres, 1984.

Pline, 6, 18, 6, gouvernaient l'Éthiopie; 118 *gentes* peuplaient l'Inde, selon le même Pline, 6, 60; 42 peuples, selon Orose, 1, 2, 47, pouvaient être décomptés en Hyrcanie, etc. Mais, comme les mêmes Hyrcaniens étaient dits errants, *late uagantes, late aberrantes*, comme ils n'avaient pas de *sedes* fixes, on ne savait trop où les situer : Orose lui-même ignore manifestement si certains peuples qu'il mentionne étaient à l'intérieur ou à l'extérieur des frontières de l'Empire. Y. JANVIER écrit joliment à ce propos, dans son excellente étude sur la géographie d'Orose, « Orose sort de l'Empire ou y rentre sans jamais le dire » [10]. C'est ici la troisième ambiguïté que nous avons relevée dans les ouvrages antiques prétendant au titre d'histoire universelle.

Avec Orose, en tout cas, une modification d'une portée considérable se produit : pour la première fois dans l'Antiquité, un ouvrage historique (je ne parle pas des *Chroniques* chrétiennes) a vraiment droit au titre d'histoire universelle, dans la mesure où c'est, sur le plan théorique, l'ensemble de l'*ORBIS TERRARVM* qui fait l'objet de l'étude de l'auteur. Avec l'historien chrétien, pour qui tous les hommes ont été créés par Dieu, le monde barbare n'est plus exclu, puisqu'il est peuplé d'êtres destinés, tout comme les habitants de l'Empire romain, à être convertis, s'ils ne le sont déjà; les Barbares qui ont envahi ou envahissent l'Empire et y commettent des ravages sont considérés comme de simples instruments de Dieu, appelés à châtier la Rome païenne. Orose évite, d'ailleurs, d'appeler « Barbares » certains peuples, notamment les Goths d'Alaric. L'οἰκουμένη s'étend désormais au monde entier; ce que le mot désigne, c'est maintenant l'habitat du « genre humain » : « *ipsum terrarum orbem quem inhabitat humanum genus* », déclare solennellement Orose (1, 1, 16). A. MOMIGLIANO souligne à juste titre l'importance du changement qui s'est opéré, à cet égard, avec l'arrivée du christianisme : « Le païen converti, en abandonnant le paganisme », écrit-il, « était obligé d'élargir son horizon historique : il devait penser, pour la première fois », ajoute Momigliano, « en termes d'histoire universelle » [11]. L'extraordinaire facteur d'unification que constituait l'aspect téléologique d'un ouvrage comme celui d'Orose contribuait largement aussi à conférer à son livre un caractère d'universalité : ce sont tous les peuples de la terre qui sont conduits par un dieu *COSMOCRATOR* et doivent revenir à lui, s'ils l'ignorent encore. — Quelque limité en superficie que soit le monde effectivement connu d'Orose, quelque restreint que soit le nombre des peuples ou des villes mentionnés dans ses *Histoires* (beaucoup ne sont que des noms), on doit reconnaître que la prétention de l'auteur à avoir écrit une histoire universelle n'est pas sans quelque fondement.

Aux ambiguïtés inhérentes, on l'a vu, à l'expression « histoire universelle », s'ajoute aussi une difficulté qui, sans être propre, certes, à ce genre d'ouvrages, n'en constitue pas moins ici un obstacle redoutable : il s'agit de la composition.

10. Y. JANVIER, *La géographie d'Orose*, Paris, Les Belles Lettres, 1982, p. 149-150.

11. A. MOMIGLIANO, *The Conflict between Paganism and Christianity in the Fourth Century*, Oxford, 1963, p. 83.

Du problème que pose la composition d'une histoire universelle, les auteurs sont particulièrement conscients. Si, comme l'écrit Diodore (1, 3, 2), le nombre et la variété des événements que doit relater alors l'historien, font qu'une telle œuvre est beaucoup plus profitable aux lecteurs que ne l'est une monographie, il faut à tout prix, ajoute-t-il, en rendre la lecture plus aisée (1, 3, 8 : τὴν ἀνάγνωσιν ἐτοίμην παρεχέσθαι). Polybe ne dit pas autre chose : « Il nous faut apporter », écrit-il, en 5, 31, 7, « le plus grand soin au plan et à la composition » (μεγίστην πρόνοιαν καὶ χειρισμοῦ καὶ τῆς οἰκονομίας), afin que notre ouvrage soit clair dans le détail et dans l'ensemble ». C'est bien le problème : comment rédiger de façon claire et attrayante à la fois un ouvrage qui prétend étendre son champ de recherche à la totalité des temps et des lieux? Polybe, 12, 28, 10 loue Éphore pour son plan (κατὰ τὸν χειρισμόν) et nous savons par Diodore, 5, 1, 4 que ce dernier avait su distribuer sa matière en une série de livres traitant chacun, avec un préambule propre, un sujet unique, méthode que Diodore s'efforcera d'imiter en consacrant, par exemple, son livre 5 aux « îles », ses livres 16 et 17, le premier au seul Philippe II, le suivant, au seul Alexandre (cf. 15, 95, 4 et 16, 95, 5).

La seconde difficulté à surmonter est, bien entendu, celle de l'unité à conserver à tout prix en gardant un fil directeur, la πραγματεία devant être en effet considérée comme un σῶμα, c'est-à-dire un « organisme vivant » (ἐμψύχῳ σώματι, dit Diodore, 20, 1, 5), un « tout organique » (σωματοειδῆ), disait Polybe, 1, 3, 4. À cette fin, il importe, bien sûr, de maintenir une continuité dans un récit dont on imagine facilement, vu l'ampleur de la matière qu'il prétend traiter, qu'il a constamment tendance à se disperser. C'est le συνεχὲς τῆς διηγήσεως (Diodore, 20, 1, 1), « le fil de l'histoire » (τὸ συνεχὲς τῆς ἱστορίας), comme l'écrit encore Diodore en 15, 1, 6. Il faut maintenir l'enchaînement des faits « qui tendent à la même fin » (πρὸς τὴν αὐτὴν ὑπόθεσιν), disait déjà Polybe, 3, 32, 7.

De ce risque de dispersion, Orose est lui aussi particulièrement conscient. Témoin cet étonnant passage de son livre 3 (3, 2, 9) que je cite dans l'excellente traduction (C. U. F.) de M.-P. ARNAUD-LINDET : « J'ai entrelacé (*contexui*) le treillis inextricable d'une histoire confuse » (*indigestae historiae inextricabilem cratem*) et j'ai emmêlé (*atque implicui*) les cours incertains des guerres en les suivant pas à pas; de ce fait, j'ai rédigé, à ce que je crois, dans un désordre d'autant plus grand (*inordinatius scripsi*) que je m'en suis tenu davantage à l'ordre des événements (*quanto magis ordinem custodiui*) ». Orose met ici en avant une des premières difficultés que rencontre, pour la composition de son œuvre, tout auteur d'une histoire qui se veut universelle, à savoir les synchronismes, un des éléments essentiels de la συμπλοκή polybienne : il ne s'agit rien moins, en effet, que d'établir un rapport de simultanéité entre deux ou plusieurs événements qui ont eu lieu en même temps dans des pays différents. L'étude de ces synchronismes a été remarquablement faite, à propos de Polybe, par P. PÉDECH dans sa thèse [12] et je n'y reviens pas. L'existence des κατάλληλοι πράξεις (actions

12. P. PÉDECH, *op. cit.*, p. 467-473.

parallèles), de ces κατάλληλα τῶν πραγμάτων (Polybe, 4, 37, 10 — c'est au même moment, par exemple, note Polybe (4, 37, 4; 66, 8), qu'Hannibal attaque Sagonte et que Rome envoie Paul-Émile avec une armée en Illyrie contre Démétrios de Pharos — cette existence, tout importante qu'elle soit aux yeux du même Polybe, qui le « rappelle » (ἀναμνήσεως χάριν, *ibid.*) deci de-là à son lecteur, pose parfois des problèmes redoutables si l'auteur suit, comme Polybe, un plan à la fois chronologique et κατὰ γένος, c'est-à-dire s'il relate dans un ordre fixe les événements qui se déroulent d'abord en Italie, puis, successivement, en Espagne, en Afrique, en Grèce, en Asie et enfin en Égypte : il peut arriver, en effet, comme le note Polybe lui-même, en 15, 24 a, 1, qu'en certains cas, la fin d'un processus politique ou militaire doive être signalée avant son commencement, lequel a pu se produire dans un autre pays; en 28, 16, 9, où il s'agit de Rhodes, Polybe note qu'il a déjà signalé dans la section du livre relative à l'Italie le discours prononcé au sénat par les ambassadeurs rhodiens et la réponse qu'ils avaient obtenue : d'où d'inévitables répétitions. Ailleurs (32, 14, 16) il constate qu'il est forcé tantôt d'abréger, tantôt de revenir en arrière et que son exposé risque d'être soit obscur, soit sans intérêt, etc.

Diodore, lui aussi, souligne la difficulté qu'il y a à devoir abandonner, à chaque fois, au cours d'un récit année par année, les événements propres à tel ou tel pays pour en reprendre la narration au point où il l'a laissée dans l'exposé relatif à l'année précédente : c'est le cas en 11, 20, 1 et 16, 5, 1 : d'où des sauts constants d'un pays à l'autre, méthode que l'historien déplore vivement (20, 43, 7), l'exposé devenant de ce fait, à la fois « incomplet et haché » (ἀτελῆ καὶ διερριμένην), comme le notait déjà Polybe (38, 5, 1).

L'auteur d'une histoire universelle risque d'apparaître ainsi comme voulant tout embrasser à la fois (c'est l'ἀνάληψις dont parle Diodore en 1, 3, 4), courant de tous côtés et ne pouvant suffire à la tâche. Appien ne dit pas autre chose, lui qui n'écrit pourtant qu'une monographie, sa Ῥωμαϊκὴ Ἱστορία, mais combien vaste, on l'a vu! L'historien avoue, en effet, dans sa *Préface* (§ 12) que, « passant de Carthage à l'Espagne, de l'Espagne à la Sicile ou à la Macédoine, accompagnant telle ambassade dans les pays étrangers et revenant de là à Carthage ou en Espagne », il était « semblable à un errant » (ὥσπερ ἀλώμενος). Comment ne pas songer, d'ailleurs, à comparer le sort d'Appien à celui de l'historien qui aurait suivi au pied de la lettre les recommandations d'un contemporain, Lucien, sur la nécessité, on l'a vu, de « voler » d'un endroit à un autre, au prix de zigzags acrobatiques?

Appien avait pourtant, pour sa part, tenté d'échapper à ce genre de difficultés en traitant dans des livres distincts de chaque province de l'Empire. Méthode qui n'est pas non plus sans graves inconvénients, puisqu'elle conduit, par exemple, à ne rien dire ou presque, dans le livre VII, consacré à la « guerre hannibalique » (Ἀννιβαλική), d'Hannibal assiégeant Sagonte, parce que ce siège, qui est pourtant à l'origine de toute la campagne d'Hannibal, était exposé dans le livre précédent qui traitait de l'Espagne (Ἰβηρική); à ne rien dire ou presque, dans le livre VIII, consacré aux guerres puniques d'Afrique (Λιβυκή), de la 1re guerre punique qui se déroulait surtout en Sicile et faisait l'objet, par conséquent, du livre V où

Appien parlait de la Sicile et des îles (ἐκ τῆς Σικελικῆς καὶ Νησιωτικῆς), etc. On mesure, à voir les problèmes que posait la rédaction d'une simple *Histoire romaine*, ceux que devait rencontrer l'auteur d'une histoire universelle!

* * *

Conclusion

De tout ce qui précède, il semble bien résulter que l'histoire universelle, telle que les Anciens la concevaient, est une utopie. Tous les historiens ou prétendus historiens qui s'y sont essayés individuellement dans le monde moderne ont échoué dans leur entreprise. Nous savons bien aujourd'hui que les histoires dites « générales » ne peuvent être écrites que par des spécialistes qui se partagent la tâche et se répartissent les volumes, les parties ou les chapitres — autant de monographies —. Qui lit aujourd'hui l'*Histoire universelle* d'Agrippa d'Aubigné, celle de Cesare Cantù, de Leopold Ranke et de beaucoup d'autres? Et quelle valeur scientifique attribue-t-on à ces œuvres mort-nées?

« Prise au sens littéral (*sic*), l'idée d'histoire universelle touche à l'absurdité », écrit A. MOMIGLIANO [13]. Et celui-ci d'ajouter : « Qui pourrait dire d'ailleurs tout ce qui est arrivé? Et qui pourrait écouter si on le lui disait? ». Sans doute vouloir tout savoir — c'est le cas du destinataire du *Liber memorialis* d'Ampélius (*Volenti tibi omnia nosse*, ainsi débute l'ouvrage, on le sait) — relève-t-il d'une noble et belle ambition. Sans doute Diodore se plaît-il — mais c'est un plaidoyer *pro domo* — à envisager d'une manière favorable et comme si elle était réalisable, l'hypothèse suivant laquelle (1, 3, 6) « on pourrait raconter les événements du monde entier (τοῦ σύμπαντος κόσμου — on notera que l'auteur ne se limite plus à l'οἰκουμένη!) dont le souvenir s'est conservé comme si c'était l'histoire d'une seule cité : ce serait sans doute s'imposer un énorme labeur », continue Diodore, qui songe évidemment à lui, « mais ce serait aussi composer une œuvre d'une utilité exceptionnelle » (Trad. Y. VERNIÈRE, C. U. F.).

Une vue aussi irréaliste n'était nullement partagée par un écrivain de deux générations postérieur, Valère-Maxime, qui écrit dans sa dédicace à Tibère : « Je n'ai pas eu le désir de tout embrasser » (*nec mihi cuncta complectendi cupido incessit*) et d'ajouter aussitôt : « Qui pourrait enfermer les faits de tous les âges en un petit nombre de volumes? » (*Quis enim omnis aeui gesta modico uoluminum numero comprehenderit?*). Orose lui-même ne se fait aucune illusion sur le contenu réel de son ouvrage : « Il n'est pas possible », déclare-t-il dans la *Préface* de son livre III (§ 1) « de développer ce qui a été accompli, ni en totalité ni sous tous les rapports » (*nec omnia nec per omnia posse quae gesta... sunt explicari*) (trad. M.-P. ARNAUD-LINDET,

13. A. MOMIGLIANO, *The Origins of the Universal History*, *ibid.*

C. U. F.). Et l'auteur souligne plus loin (§ 2) son accablement [14] devant l'ampleur de la tâche qui lui incombe.

En fait, depuis des siècles déjà existaient pourtant de brefs ouvrages qui, à côté des *epitomata* et des *breuiaria* d'histoire romaine traditionnels, pouvaient tenir lieu à certains égards d'histoire universelle : il s'agit des *Chroniques* chrétiennes qui, à la différence de celles de la fin de la République (je songe à Cornélius Népos [15]) qui commençaient sans doute à la fondation de Rome, fixaient beaucoup plus haut leur point de départ, c'est-à-dire soit à Abraham, comme le fait Eusèbe, soit à la création du monde, comme le fait Sextus Iulius Africanus. Dans la mesure où plusieurs de ces chroniques présentaient des synchronismes, notamment entre les événements de l'histoire juive et ceux de la Grèce et de Rome, le lecteur était amené à avoir une vision beaucoup plus large de l'histoire simultanée des différents peuples méditerranéens [16]. C'était le début d'une « histoire mondiale » beaucoup moins étroite que celle de l'οἰκουμένη. De tels ouvrages, quelles que soient leur sécheresse et leur brièveté, constituaient autant d'avatars d'une histoire universelle; ils étaient nettement plus « parlants » que les listes de l'histoire linéaire, qui se limitaient aux *series annorum* ou aux *temporum series*. Augustin (*C. D.*, 4, 6) parlera à ce propos d'« *historia chronica* » [17].

Mais plus importante encore apparaît être, dans la perspective qui est ici la nôtre, la conception qui semble se faire jour à Rome dès le début de l'Empire et suivant laquelle des « tableaux » résumant et regroupant les faits restaient plus facilement fixés dans l'esprit du lecteur. C'est à ces tableaux que se réfère implicitement Velléius Paterculus dans le curieux ouvrage, de nature indéterminée, qu'il nous a laissé et qu'on intitule, faute de mieux, puisque le début est perdu, « histoire romaine » [18] : l'auteur a conscience, en effet, du caractère indispensable de ce qu'il appelle « un tableau d'ensemble » (trad. J. HELLEGOUARC'H, C. U. F.) *in unum contracta species* (1, 4, 1), de façon à « pouvoir embrasser plus facilement en une vue d'ensemble » (*ut simul uniuersa conspici possint*, 2, 38, 1) « les faits notés dans le détail » (*quae partibus notauimus, ibid.*) « et à les montrer regroupés et vus de haut au lecteur ». Orose, qui écrit, lui, une histoire uni-

14. Même accablement chez Tite-Live, qui n'écrit pourtant qu'une « monographie », dans la *Préface* de son livre 31 (*fatigari*, § 2).

15. Cf. Catulle, 1, 5-6, qui félicite Cornélius Népos « pour avoir été le seul parmi les Italiens à avoir osé dérouler toute la suite des âges en trois volumes » (trad. G. LAFAYE, C. U. F.) (*Iam tum cum ausus es unus Italorum/Omne aeuum tribus explicare cartis*).

16. C'est le cas dans les *Chroniques* chrétiennes citées ci-dessus, et notamment dans celle d'Eusèbe, qu'a traduite et nous a transmise Jérôme. Augustin note aussi les « coïncidences » (*C. D.*, 18, 26), par exemple, entre l'époque du règne de Tarquin et celle de la fin de la captivité des Juifs (d'une manière générale, entre le temps des prophètes et les débuts de Rome). Cf. le début de la *Chronique* d'Eusèbe-Jérôme, début curieusement semblable, par endroits, à un paragraphe de la *Préface* de Justin cité ci-dessus (p. 66) : *Incipiunt tempora totius saeculi regesque gentium omnium, quibus locis quibusque temporibus in suis prouinciis et quantum regnauerunt.* Nous devons cette référence à S. Teillet, qui nous signale des expressions telles que *omnium paene prouinciarum monumenta* (*Chronique* de Marcellin) et surtout *historiam omnium paene gentium* (*Chronique* de Jean de Biclar, à propos des *Chroniques* antérieures (Eusèbe, Jérôme, Prosper, Victor de Tunnuna).

17. Nous devons cette référence à S. TEILLET, que nous remercions vivement.

18. Sur la nature ambiguë de l'ouvrage, cf. *supra*, p. 60.

verselle, déclare explicitement en 1, 1, 15 vouloir utiliser la même méthode lorsqu'il se dit « décidé à montrer, vu d'en haut en quelque sorte » (*ueluti... e specula ostentaturus*), « le monde (*mundum*) sur toute l'étendue de ses diverses régions (*per diuersas partes*) » (trad. M.-P. ARNAUD-LINDET, C. U. F.).

C'est le même désir de montrer par un « tableau » l'ensemble des *terrarum situs* qui anime Florus lorsque, dans sa *Préface* (§ 3), il dit son intention non pas de « résumer Tite-Live », comme on lui en prête le désir de façon erronée, mais « de condenser [d'embrasser : *complector*] en une sorte de petit tableau (*in breui quasi tabella*) l'image entière (*totam imaginem*) du peuple romain » (Un siècle après, Eusèbe, d'après Cassiodore, *Institutions*, 1, 17, 2, définissait lui aussi les *Chroniques* comme des *imagines historiarum*) [19]. C'est dans ces *tabellae*, dans ces *species* ou ces *imagines*, qu'on peut trouver, croyons-nous, l'esquisse de ce qui aurait pu être, dans l'Antiquité, une histoire universelle, si celle-ci n'était, en pratique, nous avons tenté de le montrer, une pure utopie.

19. Nous devons cette référence à S. TEILLET.